

JOURNAL DE MONACO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Politique, Littéraire et Artistique

PARAISANT LE MARDI

ABONNEMENTS :

MONACO — FRANCE — ALGÉRIE — TUNISIE
 Un an, 12 fr. ; Six mois, 6 fr. ; Trois mois, 3 fr.
 Pour l'ÉTRANGER, les frais de poste en sus
 Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

22 — Rue de Lorraine — 22

Tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé deux exemplaires sont insérés dans le journal
 Les manuscrits non insérés seront rendus

INSERTIONS :

Réclames, 50 cent. la ligne ; Annonces, 25 cent.
 Pour les autres insertions, on traite de gré à gré

S'adresser au Gérant, 22, rue de Lorraine

PARTIE NON OFFICIELLE

Echos et Nouvelles

DE LA PRINCIPAUTÉ

La fête de l'Assomption a été solennellement célébrée jeudi dernier dans nos églises et, après les cérémonies religieuses, la population monégasque en fraîches et pimpantes toilettes d'été s'est répandue sur nos promenades qui jusqu'à la nuit ont présenté la plus vive animation. A 8 heures 1/2 du soir, une nombreuse affluence a entouré, sous les allées de Sainte-Barbe, la fanfare des gardes d'honneur dont le concert a été chaleureusement applaudi.

Le vapeur espagnol *Yavita*, commandé par le capitaine Boyonano est arrivé dimanche matin dans notre port venant de Gênes avec quatre cents excursionnistes de cette ville. Le temps magnifique avait rendu la traversée des plus agréables, et dès que le navire eut mouillé, les passagers ont joyeusement débarqué aux accents de la Société musicale gènoise qui se trouvait à bord et qui a joué l'*Hymne Monégasque*. Sur le quai, la musique de la Société Philharmonique de Monaco, qui attendait les excursionnistes, les a accueillis par la *Marche Royale Italienne*. Des souhaits de bienvenue leur ont été présentés par M. de Loth, premier adjoint au Maire et président de la Société Philharmonique et par M. Félix Gindre, président de la Société Chorale, qui ont invité les membres de la Musique de Gênes à venir prendre un vermouth au Café de Monaco.

Au cours de l'après-midi et de la soirée, tous les excursionnistes, reconnaissables à l'insigne blanc et rouge qu'ils portaient à la boutonnière, ont visité la Principauté et ont encore augmenté l'animation du public nombreux qui se pressait sur les terrasses du Casino de Monte Carlo pendant les deux concerts donnés par notre excellent orchestre. Le concert du soir, dirigé par M. Louis Violet, a été particulièrement brillant et applaudi.

Le *Yavita* est reparti vers minuit pour Gênes avec ses quatre cents passagers, enchantés de leur belle excursion et de l'accueil gracieux qui leur a été fait dans la Principauté.

La sortie et le banquet de la Société des Régates qui avaient été projetés pour avant-hier dimanche, ont été renvoyés à dimanche prochain 25 août.

Rien n'est changé au programme et le départ reste fixé à 7 heures du matin par la gare de Monaco d'où les Sociétaires et leurs invités se rendront à Cagnes. Des voitures les transporteront au parc Saint-Donat, à la Colle, où on sait que doit avoir lieu le banquet.

En ces derniers temps les commerçants de la Principauté et de la région ont été mis en garde contre l'émission de fausse monnaie dont plusieurs d'entre eux ont été victimes. Aussi a-t-on

appris avec satisfaction que la police de Nice avait, cette semaine, arrêté deux faux monnayeurs qui paraissent être les auteurs de cette émission criminelle. Indépendamment des diverses pièces fausses de deux francs et de un franc qui avaient été retirées de la circulation, la police monégasque a saisi en dernier lieu une pièce fausse de vingt francs à l'effigie de la République française et au millésime de 1876. Cette pièce était assez habilement imitée au double point de vue du poids et du son ; elle était faite d'un alliage recouvert d'une mince couche de dorure qui cédait du reste assez facilement sous l'ongle. On pouvait donc aisément la reconnaître par un léger grattage.

A la police :

Une nombreuse bande d'espagnols nomades avait récemment élu domicile dans le vallon de Saint-Roman, en territoire monégasque, et commençait à s'y installer lorsque les agents vinrent couper court à cette intrusion. Toute la bande a été expulsée.

D'autre part, six repris de justice pourvus chacun d'un certain nombre de condamnations et surpris rôdant dans la Principauté ont été, la semaine dernière, arrêtés et conduits au commissariat de police. Après interrogatoires et signification d'arrêtés d'expulsion, tous ont été reconduits à la frontière.

On nous signale et nous enregistrons volontiers un émouvant sauvetage accompli lundi dernier sur la plage de Fréjus par une jeune dame originaire de Monaco, M^{me} Clémence Berrard, fille de M. Chavanis ancien musicien à l'orchestre de Monte Carlo. M^{me} Berrard s'est jetée tout habillée à la mer pour se porter au secours d'un enfant de 9 ans que les flots avaient entraîné au large et qui était sur le point de se noyer. La vaillante sauveteuse, qui a pu heureusement saisir l'enfant et le ramener sain et sauf à terre, a été vivement félicitée par toutes les personnes présentes sur la plage.

Dans son audience du 13 août courant, le Tribunal Supérieur a prononcé les condamnations suivantes :

Charles-Félix-Jean-Olivero, né le 11 octobre 1878, à Savigliano (Italie), peintre en bâtiment, sans domicile fixe, quinze jours de prison et 16 fr. d'amende, pour infraction à un arrêté d'expulsion ;

Marguerite Allavena, femme Ferrero, née à Pigna (Italie), le 8 janvier 1829, cultivatrice, demeurant à Pigna, vingt cinq jours de prison et 32 francs d'amende, pour infraction à un arrêté d'expulsion (récidive).

Lettre de Paris

Paris, 19 août 1901.

Ce n'est plus ici qu'il faut chercher des parisiens. Ils sont tous partis. Ceux qui n'ont pu pousser jusqu'en Suisse ou jusqu'à l'Océan s'en sont allés aux rives prochaines d'Asnières ou de Bougival. Asmodée lui-même, sous les

toits soulevés, ne découvrirait que les blanches draperies des meubles enveloppés.

Parisiens et Parisiennes, comme un vol brillant d'oiseaux, se sont répandus le long des plages normandes ou bretonnes. On voit, au fond des baies, onduler les mousselines roses et bleues des corsages et s'épanouir les ombrelles blanches ou coquelicot ; de loin, de la mer, on dirait une flore étrange et merveilleuse éclore parmi les rochers et les criques, sur le sable fin.

Et la grande ville sommeille sous le souffle chaud, sous l'haleine lourde de la saison d'été. Dans l'air traîne une somnolence. Les volets des maisons se sont fermés comme des paupières devenues trop pesantes. Les bruits se taisent, les grandes avenues sont vides, et, quand luit le soleil, elles ressemblent à des lits de fleuve desséchés. Ça et là, quelques fiacres solitaires se traînent, tandis que le cocher poursuit son rêve ; et, sur les bancs, à l'ombre des grands marronniers, des passants se sont assoupis.

**

C'est à Deauville, dont la grande semaine « bat son plein », selon le traditionnel cliché, qu'il faut surtout aller en ce moment pour retrouver la foule de nos boulevardiers les plus connus.

La cité créée par le duc de Morny compte un grand nombre d'hôtes de choix. Les journées et les soirées se passent en fêtes continuelles : on se reçoit dans l'intimité ; souvent les diners sont suivis de sauteries qui se prolongent fort tard dans la nuit. Sur les rives de la Touques, le mois d'août est particulièrement en vogue.

Le Tout-Paris flâneur en villégiature dans ces parages se retrouve entre onze heures et midi sur les planches ou dans la rue de Paris ; la potinière mondaine est momentanément déplacée, mais elle ne chôme pas pour cela. Notez qu'on se baigne fort peu à Trouville. Le polo, le cricket, le tennis, le tir aux pigeons, sans oublier le sport hippique, l'automobilisme et la vélocipédie ont de nombreux adeptes. Les Parisiennes passent surtout le temps à s'habiller ; le cadre se prête à merveille aux exhibitions les plus fantaisistes. L'après-midi, aux courses, les créations de l'été déjà admirées à Auteuil, à la réunion des Drags, sont définitivement consacrées. Le couturier à la mode n'a plus qu'à se creuser la tête pour trouver de nouvelles combinaisons d'où sortiront de nouveaux modèles.

Les courses sont extrêmement brillantes. Le célèbre hippodrome normand est plus en vogue que jamais ; tous les cracks de l'année figurent sur les programmes.

**

On a inauguré hier la statue de la Clairon dans le pays natal, Condé-sur-Escaut, de l'illustre tragédienne.

L'histoire de ce monument est curieuse. Il avait été commandé à MM. Gauquié et Guillaume, par la municipalité de Condé-sur-Escaut, désireuse d'immortaliser la grande actrice.

C'était fort bien, au regard du public parisien, qui a des trésors de bienveillance pour le public de la rampe. Malheureusement, il n'en est point de même du public de Condé-sur-Escaut, humble bourgade où tous les vieux préjugés sur les comédiens ont libre cours à l'égal des « Suisses debout ».

Tout net, les Condéens refusèrent de suivre leur municipalité dans son œuvre glorificatrice. La souscription ouverte pour l'acquisition de l'œuvre de MM. Gauquié et Guillaume se traîna lamentablement et finit par se clôturer pour « insuffisance d'actif » — comme disent les syndics de faillite. D'autre part, plusieurs notables, particulièrement bien pensants et vigoureusement pudibonds, déclarèrent qu'ils s'opposeraient de tout leur pouvoir à l'érection de ce monument. De gros mots furent prononcés et écrits sur les murs de la maison qu'habita jadis la Clairon,

— tels que : femme de mauvaise vie, gourgandine, créature... pire encore..

En vain leur objecta-t-on qu'aux pieds de la Clairon, les plus grands esprits du temps ne rougirent point d'agenouiller leur littérature et que le duc de Richelieu et Marmontel, et Voltaire, et Diderot, et Carle Vanloo s'y succédèrent et que Garrick fit graver son portrait au bas duquel se lisaient ces vers :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu.
Longtemps Clairon couronna Melpomène
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Notez que les habitants de Condé ne furent point toujours si farouches. Au temps où la Clairon y vit le jour, ils passaient pour n'être pas ennemis d'une douce gaieté, ainsi qu'en témoigne ce passage de ses « Mémoires » en lequel elle narre son entrée dans le monde :

« L'usage de la petite ville où je suis née était de se rassembler, au temps du carnaval, chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et en festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère me mit au monde entre deux et trois heures de l'après-midi. J'étais si faible qu'on crut que peu de moments achèverait ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ à l'église afin d'y recevoir mon passeport pour le ciel.

« On ne trouva âme qui vive ni à l'église, ni au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était en fête de carnaval chez un homme de qualité. On m'y transporta. M. le curé, habillé en Arlequin, et un vicaire en Gilles jurèrent, en me voyant, qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. On prit sur le buffet tout ce qui pouvait m'être nécessaire ; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles consacrées et on me ramena à la maison. »

Que diraient les vertueux Condéens d'aujourd'hui de ces divertissements de jadis ?

Finalement, ils sont d'ailleurs revenus à plus d'indulgence et c'est au milieu de leurs applaudissements que la statue de Clairon vient d'être inaugurée.

S. L.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Nouvelle méthode de recherche du bacille typhique. — Certaines espèces microbiennes sont capables de traverser les parois des bougies en porcelaine ; de toutes les espèces examinées jusqu'ici, aucune ne passe aussi vite que le bacille typhique.

Cette curieuse propriété du bacille typhique a suggéré à M. R. Gambier l'idée de le rechercher dans l'eau de la façon suivante :

On dépose dans un large tube de verre fermé à une extrémité une bougie de porcelaine suffisamment poreuse ; tube et bougie sont à demi remplis de bouillon et stérilisés à 110°. Si l'on ensemence avec précaution le bouillon contenu à l'intérieur de la bougie au moyen d'une culture typhique pure, on peut constater déjà, après quelques heures d'étuve à 37°, que le bouillon entourant la bougie, qui était d'abord parfaitement limpide, présente maintenant un louche manifeste, traduisant le passage du bacille à travers les pores de la bougie de biscuit.

Tous les échantillons du bacille typhique se sont comportés de la même façon, à la rapidité du passage près. Les bacilles les plus mobiles sont ceux qui passent le plus vite à travers le filtre ; certains le traversent en moins de dix heures, d'autres en deux ou trois jours. Un bacille, conservé depuis 1896 par des repiquages fréquents sur agar et ayant perdu toute mobilité, n'a passé qu'après huit jours.

On sème donc une certaine quantité de l'eau à éprouver dans l'intérieur d'une bougie, placée comme il vient d'être dit dans un litre de bouillon à 38°. Dès qu'un louche se manifeste dans le bouillon extérieur, à l'aide d'une piquette effilée on en prélève une partie qu'on ensemence sur les milieux de différenciation habituels : lait, milieux lactosés, pomme de terre, etc., et qu'on soumet à l'examen microscopique et à la réaction d'agglutination.

Parfois le passage du bacille typhique est si net qu'on trouve dans le bouillon extérieur une culture pure de ce bacille. Parfois il passe mélangé d'une espèce étrangère dont on peut essayer de le séparer par une nouvelle culture en bougie ou par la culture sur plaques.

Dans de l'eau de Vanne renfermant du colibacille et artificiellement infectée du bacille d'Eberth, l'auteur a pu retrouver ce bacille soit immédiatement, soit après dix-huit jours de conservation dans une armoire obscure du laboratoire. Il a pu isoler facilement, par ce nouveau procédé, les bacilles typhiques de l'eau de Seine et de Marne, ainsi que de l'eau de certaines sources.

Dans ces cas les plus favorables, on peut, en dix-huit ou vingt heures, être fixé sur la présence du bacille typhique dans un échantillon d'eau ; seules, les méthodes de différenciation qu'il faudra toujours appliquer aux bacilles isolés par la culture en bougie retarderont de deux ou trois jours le diagnostic.

Observations bactériologiques dans les régions polaires. — Les conditions sanitaires des régions polaires sont connues depuis longtemps déjà comme exceptionnellement favorables et l'on s'accorde en général à attribuer ce caractère favorable à la rareté des bactéries dans l'atmosphère arctique. Des observations faites au cours de l'expédition *Nathorst* au Spitzberg viennent confirmer cette manière de voir.

M. Levin, qui accompagnait l'expédition comme bactériologiste, a organisé des observations méthodiques. En plus de vingt localités différentes des îles des Ours, du Spitzberg et de la Terre du Roi Charles, l'air fut filtré et, bien que les opérations aient porté sur un ensemble de plus de 20,000 litres d'air, pas une seule bactérie ne fut trouvée. L'eau, la neige, la glace furent examinées de même, on préleva des échantillons d'eau de mer jusqu'à une profondeur de 2,700 mètres. Les bactéries ne sont pas tout à fait absentes de l'eau, mais elles y sont très rares.

De même, le contenu des intestins de divers animaux polaires a été trouvé en général exempt de bactéries. Tous les oiseaux examinés sont totalement exempts de bactéries, sauf pourtant le *larus glaucus Brunn* ; de même chez les ours polaires et les chiens de mer on a trouvé quelques bactéries qui présentent une grande similitude avec les bactéries intestinales que l'on rencontre habituellement chez l'homme.

MARINE ET COLONIES

Le « Lysistrata » à Villefranche. — Le steam-yacht américain *Lysistrata*, que M. Gordon Bennet a fait construire tout récemment, effectuée en ce moment sa première traversée. Le *Lysistrata*, ayant à bord son propriétaire, était ces jours derniers à Alger. On l'attend à Villefranche dans quelques jours.

L'usage des navires de commerce en temps de guerre. — Lord Brassey, dans une communication au dernier Congrès de l'*Institution of Naval Architects*, s'occupe des marines marchandes auxiliaires et reconnaît que le régime des subventions à la marine marchande a procuré à certaines nations des avantages indiscutables.

Les Allemands ont pris la tête du mouvement. Ils ont en service, actuellement, deux navires : *Deutschland* et *Kaiser Wilhelm*, de 14,000 et 15,000 tonnes respectivement, dont la vitesse dépasse de près de 2 nœuds celle des meilleurs navires anglais. Aucun navire en construction pour la marine anglaise ne pourra rivaliser de vitesse avec le *Kaiser Wilhelm II* et le *Kronprinz Wilhelm* actuellement en construction en Allemagne.

Pourtant la Grande-Bretagne dispose de 10 navires capables d'une vitesse régulière à la mer de plus de 18 nœuds, alors que l'Allemagne n'en a que 8 et la France 4 seulement. En ne prenant que les navires de plus de 3,000 tonnes, le *Lloyd* donne la statistique suivante :

	Angleterre.	Etranger.
20 nœuds et plus	6	6
19 à 20 nœuds	1	11
18 à 19 —	9	4
17 à 18 —	22	18
16 à 17 —	17	18
	55	57

Les croiseurs auxiliaires de la flotte française sont au nombre de 32, dont la *Lorraine* et la *Savoie* d'un déplacement de plus de 14,000 tonnes. La vitesse de ces croiseurs auxiliaires a été constamment en augmentant,

depuis vingt ans, de 15 nœuds ; elle est passée successivement à 17, 18 et 19 nœuds. Leur armement prévu comprend sept canons de 140 millimètres et des canons plus petits à tir rapide.

Comme nombre l'Allemagne n'atteint pas le chiffre de la France, mais elle possède 6 navires qui détiennent le record de vitesse dans la concurrence internationale sur l'Atlantique du Nord. L'armement de ces navires comprend 8 canons de 127 millimètres, quatre de 120 millimètres, quatre canons plus petits et quatorze mitrailleuses. La flotte des vapeurs auxiliaires russes comprend quinze unités, toutes d'un déplacement supérieur à 10,000 tonnes et dont cinq possèdent une vitesse de 19 1/2 à 20 nœuds. La flotte britannique ne dispose que de 29 navires auxiliaires, tous dépourvus de protection spéciale.

Lord Brassey trace le programme suivant qu'à son avis, on devrait suivre pour la constitution d'une flotte auxiliaire sérieuse.

La vitesse ne devrait pas être inférieure à celle du *Deutschland*, soit 22 nœuds à la mer. Les navires devraient être pourvus d'un pont blindé ou d'une ceinture et porter les armements nécessaires. Ces navires, s'ils n'étaient pas les égaux des navires de guerre, leur seraient supérieurs comme approvisionnement de charbon et probablement comme vitesse, pour les longues distances ; ils serviraient d'éclaireurs aux escadres de combat et protégeraient la marine de commerce.

LETTRES ET ARTS

« Prométhée » aux arènes de Béziers. — Plusieurs artistes de l'orchestre, des chœurs et du corps de ballet du théâtre de Monte Carlo ont été spécialement engagés pour les grandes fêtes lyriques qui vont avoir lieu dans cette ville.

Les répétitions de *Prométhée* et de *Bacchus mystifié* sont activement poussées. Déjà les deux cent cinquante choristes, hommes et dames, savent parfaitement leurs parties ; les danseuses, au nombre de soixante, répètent matin et soir, et les six orchestres vont bientôt s'atteler à la colossale partition.

Tous les éléments qui concourent à l'interprétation de l'œuvre ont été renforcés, y compris la scène qui a été développée, afin que les cent danseuses et figurantes puissent y évoluer à l'aise. Ce sera magnifique et imposant à la fois, et l'on prévoit d'avance une grande affluence d'étrangers. Béziers leur réserve le meilleur accueil.

C'est les 25 et 27 août que seront données les représentations de *Prométhée* et de *Bacchus mystifié*.

Mort d'Edmond Audran. — Le compositeur de la *Mascotte*, de *Miss Helyett* et de tant d'autres partitions légères devenues populaires en France et à l'étranger, vient de mourir à Thierceville (Eure). Né à Lyon en 1842, le regretté défunt qui était le fils du célèbre ténor Marius Audran, entra à l'école Niedermeyer en 1856 et y obtint plusieurs prix. Ayant suivi son père à Marseille en 1861, il y fut nommé maître de chapelle à l'église Saint-Joseph ; alliant le sacré au profane, il se livra à la composition et fit jouer diverses œuvres musicales dont l'une, la *Chercheuse d'esprit*, eut quelque succès.

En 1881, il se rendit à Paris où il se fixa définitivement et écrivit alors la musique d'un grand nombre d'opéras-comiques et d'opérettes qui consacrèrent rapidement sa réputation.

M. Audran est l'auteur du *Grand Mogol*, des *Noces d'Olivette*, de la *Mascotte*, de *Gillette de Narbonne*, de *Miss Helyett*, de l'*Œuf rouge*, de *Serment d'amour*, de la *Cigale et la Fourmi*, de la *Poupée*, de *Photis*, pour ne citer que les plus célèbres, qui ont fait de ce charmant musicien l'un des compositeurs les plus estimés et les plus populaires de notre époque.

Le monument de Louis Français. — On télégraphie de Plombières-les-bains que l'inauguration du monument de Louis Français a eu lieu dimanche à dix heures et demie. La population de la ville était doublée, les rues étaient magnifiquement décorées de guirlandes de sapins et de drapeaux.

VARIÉTÉS

La ville de Salzbourg vient de donner une série de grandes fêtes en l'honneur de Mozart. Nos abonnés seront heureux de lire, à cette occasion, une remarquable page que l'illustre musicien Camille Saint-Saëns a consacré dans le dernier numéro des *Anales politiques et littéraires* à la musique de Mozart :

DON GIOVANNI

(L'ART D'INTERPRÉTER LA MUSIQUE DE MOZART)

On sait qu'au gré des fidèles de Bayreuth, il n'existe pas de temple au monde — même à Bayreuth — où leur culte soit célébré comme il convient, pas de directeur, de chef d'orchestre, de chanteur, de décorateur, de metteur en scène qui sache comprendre les œuvres du dieu, pas de représentation adéquate à sa pensée; en un mot, ce n'est jamais « ça »; et les fidèles ont raison; ils ont seulement tort de se figurer qu'il s'agit d'une exception, alors que c'est une règle générale et que, pour les œuvres des autres, demi-dieux ou simples mortels, ce n'est jamais « ça » non plus. Les œuvres du dieu, bien au contraire, sont dans une situation privilégiée; grâce à l'armée des dévots qui veillent sur elles, comme les croyants sur le tombeau de Mahomet, elles sont, bien heureusement pour nous et pour elles-mêmes, préservées de cette végétation parasite, qui, sous le nom menteur de « traditions », vient peu à peu se coller aux flancs des autres ouvrages de théâtre et finit par les rendre méconnaissables; à part certaines coupures, toujours fâcheuses, mais excusées par la longueur interminable de certains actes, on les exécute, la plupart du temps, telles que l'auteur les a écrites. Quant aux autres, justes cieux! il y aurait de quoi ajouter un cercle à l'enfer du Dante, avec les supplices qui leur sont départis. On ne se contente plus, depuis longtemps, d'altérer la volonté de l'auteur: on en prend le contre-pied.

La suppression de la « voix de tête », chez les ténors, a fait prendre l'habitude de dire à plein gosier ce qui devrait se chuchoter à l'oreille; et les déclarations d'amour sont devenues des hurlements de bête qu'on égorge. Malheur à la phrase qui se terminait sur une note du médium, au morceau qui s'éteignait dans un doux murmure: phrase et morceau sont condamnés, sans appel, à se terminer sur une note aiguë, avec ce charme spécial aux locomotives annonçant leur arrivée; et, pour que ce soit complet, il faut à toute force qu'un temps d'arrêt, ajouté sur l'avant-dernière note, permette de vociférer plus à l'aise. Quant aux mouvements, depuis que le vélocipède est entré dans nos mœurs, les chefs d'orchestre ne conduisent plus, ils pédalent; au lieu de battre la mesure, ils battent des « records »...

Pour moi, qui ai dans la mémoire toutes les œuvres consacrées, les ayant vu représenter alors que les vraies traditions existaient encore, je ne puis plus les entendre; la souffrance est trop grande de subir toutes ces horreurs et de voir avec quelle aisance elles sont perpétrées et acceptées.

Oh! non, ce n'est pas « ça », ce n'est pas « ça » du tout!

Mais s'il y a au monde quelqu'un pour qui ce ne soit par « ça », c'est surtout Mozart.

Imaginez des acteurs de grand talent n'ayant jamais joué que Dumas, Sardou, et autres prosateurs modernes, à qui l'on ferait jouer, du jour au lendemain, le *Misanthrope*. Ils n'y perdraient aucune de leurs qualités; mais certaines de ces qualités seraient sans emploi, alors que d'autres, nécessaires pourtant, viendraient à leur manquer; ils seraient gênés comme dans des habits d'emprunt. Cela pourrait être curieux et intéressant; ce ne serait pas « ça ».

Voilà exactement ce qui se passe quand des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique se trouvent appelés tout à coup à interpréter *Don Juan*. Ils font de leur mieux, et il faut leur en savoir gré. Mais comment pourraient-ils suppléer à la longue initiation, indispensable pour pénétrer tous les secrets d'un style en complet désaccord avec celui de notre époque, et dont rien ne saurait leur donner la clé? Leur éducation tournée dans un autre sens, les habitudes qu'ils ont contractées, tout les en éloigne; ils se promènent à travers le chef-d'œuvre, comme disait je ne sais plus qui, « en souris qui ne comprend rien à l'architecture de la grange qu'elle parcourt ».

Par bonheur pour eux, le public qui admire la grange n'en comprend pas davantage la structure, il est conquis par le charme d'une nature d'élite et la plus charmeresse qui fut jamais; sans en avoir conscience, il subit celui qui émane d'une écriture impeccable et d'une élégance raffinée; mais s'il savait apprécier à leur valeur cette écriture et élégance, souffrirait-il qu'on y portât de cruelles atteintes?

Ajouter des fautes de goût à des œuvres qui ne montrent pas dans tous leurs détails un goût très pur, c'est un péché; en ajouter à la musique de Mozart, c'est un crime. Ce crime se commet journellement et impunément. Jamais, sachez-le bien, jamais je n'ai entendu le bel air de Sarastro, dans la *Flûte enchantée*, sans qu'il fût gâté par un changement horrible à la fin, qui n'est pas seulement une faute de goût, mais une faute d'harmonie; et jamais je n'ai vu le public manifester la moindre aversion pour cette monstruosité.

J'ai eu l'heureuse fortune, dans ma première jeunesse, — presque dans mon enfance, — d'entendre un *Don Juan* beaucoup plus près de la vérité que ceux d'aujourd'hui. M^{me} Grisi, Mario, Lablache et *tutti quanti*, soutenus par un orchestre très soigneux, l'interprétaient avec des talents de premier ordre et une grande exactitude, on pourrait presque dire avec religion. Malgré mon jeune âge, je savais la partition par cœur et aucun détail ne pouvait m'échapper. Après un demi-siècle, j'ai encore dans l'oreille le sextuor, *mille torbidi pensieri*, la magnifique voix de Lablache, le trait de Donna Anna sur le passage *che impensata novità* que M^{me} Grisi faisait avec une largeur et une précision instrumentale éloignant toute idée de « roulade » et d'ornement parasite.

C'est qu'il ne suffisait pas alors, pour être admis dans le bataillon sacré des grands chanteurs, d'avoir une voix sympathique et quelques brillantes qualités: il fallait tout: la voix, la diction et la vocalise.

Aussi, n'était-on pas étonné de voir M^{me} Grisi, soprano dramatique, créer *Don Pasquale*; Lablache se faire applaudir dans des rôles aussi différents que Leporello et le père de Desdémone: Mario dans le comte Almaviva et dans Jean de Leyde, du *Prophète*, qu'il a interprété à Londres avec un énorme succès en compagnie de M^{me} Viardot; et celle-ci passer sans effort de l'austère Fidès à la sémillante Rosine, en se donnant, de temps à autre, le luxe d'escalader les hauteurs du rôle de Donna Anna!

Depuis, j'ai revu *Don Giovanni* aux Italiens, avec une autre troupe: les Frezzolini, les Franschini, le Delle Sedie; à ceux-ci ne manquait certes pas le talent, mais la foi: prêtres de Verdi, s'ils avaient l'admiration de l'œuvre de Mozart, ils n'en avaient pas le culte; ce n'était déjà plus « ça », mais c'étaient encore de fort belles exécutions. Il faut mettre à part M^{me} Patti, dont la grâce piquante, la légèreté d'oiseau, la fraîcheur et la facilité d'organe, l'impeccable exécution, la simplicité savoureuse ont fait, à Paris et à Londres, une Zerline incomparable.

Puis, le Théâtre-Italien a disparu, à Paris du moins, et avec lui *Don Giovanni*, devenu *Don Juan*; et nous sommes entrés dans l'ère des représentations plus ou moins brillantes ou intéressantes, mais toutes plus ou moins infidèles: car la langue italienne est indispensable au chef-d'œuvre de Mozart.

C'est après avoir vu représenter à Paris, comme on sait, le *Festin de Pierre* et le *Mariage de Figaro* que Mozart, prouvant ainsi le sens très particulier qu'il avait du théâtre, conçut la pensée d'écrire *Don Giovanni* et les *Nozze di Figaro*. Le livret italien du second suit pas à pas la pièce de Beaumarchais; celui de *Don Giovanni*, au contraire, diffère beaucoup de la pièce de Molière; l'auteur, évidemment, a voulu faire *da se*, et Mozart, à son tour, oubliant complètement Molière, a pris l'œuvre de da Ponte comme point de départ pour créer son œuvre à lui par-dessus la tête du librettiste. L'influence française est évidente dans les *Nozze di Figaro*; ce n'est là ni de la musique allemande ni de la musique italienne: aussi, la traduction française lui sied-elle à merveille; si elle la gêne un peu parfois (et si peu!) elle ne la dénature pas. Il en va tout autrement avec *Don Giovanni*; le génie de la langue italienne a passé dans cette musique, où le mot et la note ne font qu'un; la traduction la dénature et la défigure. En français, ce n'est que laid; en allemand, c'est quelque chose d'horrible.

Le cortège comprenait une délégation de l'Académie des beaux-arts, composée de MM. Bouguereau, Dagnan-Bouveret, Moyaux, Corroyer; une délégation de la Société des Artistes français, de l'Association des artistes peintres statuaires et graveurs, dite du baron Taylor, représentés par MM. Bartholdi, Scellier de Gisors, Zulier, Château; MM. Dausset, président du Conseil municipal de Paris; Méline, Kelsch, députés; le général Jeannerod, commandant la 41^e division; le commandant de Deuille, du 41^e d'artillerie; le capitaine Weiss, officier d'ordonnance du général Bessonnet d'Angers, commandeur de la Légion d'honneur.

Dans les rues, des arcs de triomphe avaient été dressés, entre autres celui à Louis Français et celui en l'honneur de l'Institut de France.

Le cortège s'est rendu au square Louis Français, où s'élève sa statue.

Il est précédé de la fanfare du 15^e bataillon de chasseurs à pied.

Après la *Marseillaise*, le voile recouvrant la statue tombe, puis la série des discours commence.

M. Bouguereau, de l'Institut, prend la parole au nom du comité.

Il remet le monument à la ville.

M. Havard prend la parole au nom du gouvernement, M. Dagnan-Bouveret, au nom de l'Académie des Beaux-Arts, M. Barroyer au nom de la Société du baron Taylor; puis M. Bartholdi au nom de la Société des artistes français. M. Dausset au nom de la Ville de Paris, patrie de tous les artistes, rappelle le style élevé et les origines de Français. Il émet le vœu que la Ville de Paris fasse l'acquisition de nouvelles œuvres de Français pour son nouveau musée.

M. Méline, au nom du département des Vosges, dit que le nom de Louis Français retentit d'un bout de la France à l'autre.

Le département des Vosges, un des premiers de la France, au point de vue militaire, agricole et industriel, manquait d'un fleuron artistique, Français le lui a donné.

L'orateur fait l'éloge de l'artiste, dont la jeunesse artistique se passe au milieu d'un paysage enchanteur, forêt de sapins et ruisseau, et la ville de Plombières; son rêve était certainement de voir s'élever sa statue à côté de sa coquette maison qu'il n'aurait pas échangée contre le plus beau palais de la terre. Aujourd'hui, le vœu est réalisé.

La cérémonie de l'inauguration s'est terminée par une cantate en l'honneur de Louis Français, de M. Gustave Mouchet, de l'Opéra-Comique.

A une heure avait lieu un grand banquet, présidé par M. Gentilhomme, maire de Plombières. Au milieu du repas, le président annonce que M. Méline vient de recevoir une dépêche lui annonçant qu'il vient d'être grand-père d'une fille. Des toasts sont portés. Le sous-préfet, M. Bailly, porte la santé de M. Loubet, le plus éminent protecteur de l'art français, a-t-il dit. M. Gentilhomme porte la santé des invités et de M. Girardin. Ce dernier a remercié de tout cœur au nom de la famille.

M. Méline se lève très ému. Il remercie les convives, qui forment pour sa petite-fille un parrainage exceptionnel dont elle sera fière plus tard. Il remercie tous les artistes qui ont donné à cette fête son véritable caractère. Il sollicite pour M. Cesbron, secrétaire du comité, et cheville ouvrière du monument, une modeste récompense. Il fait ensuite l'éloge des artistes pour tout ce qu'ils font pour le bon renom de la France.

M. Dausset prend la parole pour réparer, dit-il une injustice commise à l'égard de Français par un ancien président du conseil municipal, Castagnary, qui reprochait à Français d'avoir maltraité la nature. Ainsi, voilà qui est fait, conclut Dausset.

Son discours a été très applaudi.

Après M. Dausset, M. Desblancmortiers, avocat, remercie au nom de la Société « les Amis des Arts » du grand honneur qui lui est fait de pouvoir rendre hommage à Français au nom de tous les humbles qui ont défilé devant les œuvres du maître. Il adresse un souvenir ému à sa mémoire.

La fête se termine par un concert vocal et instrumental au Casino, par l'illumination des édifices publics, et par un feu d'artifice tiré à neuf heures.

On vous a dit, bonnes gens, — et vous l'avez cru, — que la musique de Mozart était excellente comme musique pure. mais que ce n'était pas là qu'il fallait chercher la langue du drame musical, que cette musique chantait, mais ne parlait pas; et vous avez eu tort de le croire, car on vous a trompés. L'erreur est d'ailleurs facile : cette musique est tellement parfaite au point de vue exclusivement musical et vocal, elle se suffit si complètement à elle-même qu'on peut l'admirer sans songer à autre chose. Or, par un miracle de l'art, cette musique, tout en chantant comme on n'a jamais chanté, parle aussi bien qu'il se peut; dans *Don Giovanni*, la justesse et la finesse de l'expression ne sont pas moins admirables que la perfection de la forme.

Et nous ne trouvons pas seulement, dans cette œuvre géniale, une vraie langue de drame lyrique; nous y trouvons aussi le symbole, le personnage élargi, grandi jusqu'au type et à la synthèse. Entre la Donna Anna qu'avait esquissée da Ponte et celle dessinée et peinte par Mozart, il y a un abîme; dans la création de cette étonnante figure, Mozart a montré qu'il n'était pas seulement le plus exquis des musiciens, mais un poète et un psychologue. Il faudrait pouvoir faire des citations pour montrer comment, avec des moyens tout différents de ceux usités aujourd'hui, par l'ampleur du style, par les modulations, par l'instrumentation, l'auteur est arrivé à faire de cette jeune patricienne la Némésis implacable, l'âme de toutes les femmes séduites et trompées poursuivant le coupable jusqu'à la mort; de plus, comme l'a si bien expliqué Hoffmann dans un de ses contes, elle est aussi la grande amoureuse, la seule femme à la taille de Don Juan, qui l'eût aimé et qu'il eût aimée, et que son double crime en sépare à jamais. Ainsi que la douce Elvire n'est pas faite pour Don Juan, le doux Ottavio n'est pas fait pour Donna Anna : elle croit l'aimer et lui promet sa main; en réalité, elle ne l'aime pas et ne l'épousera jamais.

J'ai parlé de la douce Elvire; ce caractère est encore une invention du musicien. Da Ponte avait fait d'elle une sorte de personnage comique, de femme « crampon »; Mozart en a fait une élégiaque et sympathique figure, méconnue la plupart du temps, mal interprétée et incomprise, par conséquent du public. L'intention de l'auteur est pourtant bien visible dans le merveilleux trio du balcon, sacrifié d'ordinaire aux lazzi de Don Juan et de Leporello, mettant au premier plan une partie bouffée destinée, par l'auteur, à être accessoire. Je n'ai vu ce délicieux rôle établi comme il doit l'être que par M^{me} Carvalho, à Londres. Quand elle disait : *Gli vo' cavar il cor*, on sentait la fragilité de cette colère, et la tendresse au fond du cœur ulcéré. Délicates nuances qui demandent, pour être rendues, un talent également délicat; et connaissez-vous quelque chose de plus rare au monde?

« Il y a de la volute ionique dans Mozart », disait un jour Gounod, caractérisant d'un mot pittoresque ce style, fait de charme et de pureté, source d'une impression d'art analogue à celle que nous a donné la Grèce antique. De temps en temps, de la terre sacrée d'Hellade, sort un fragment de marbre de Paros, un bras, un débris de torse, éraflé, injurié par les siècles; ce n'est plus que l'ombre du dieu créé par le ciseau du statuaire, et pourtant le charme subsiste, le style divin resplendit malgré tout. Ainsi de *Don Giovanni*.

Si peu qu'il y reste de Mozart, c'en est assez pour qu'une lumière en émane, dont s'illumine le ciel de l'art, lumière douce, mais intense, pénétrant jusqu'au fond des cœurs; et l'on se sent en présence d'un art suprême, qui ne secoue pas violemment les nerfs, qui ne grise pas comme un breuvage frelaté, mais qui fait vibrer les cordes délicates et profondes de l'être; et l'on se demande si la musique n'a pas atteint là son zénith, si les couleurs brillantes dont elle s'est teintée depuis ne sont pas celles du couchant. Question inutile : car l'avenir, qui seul peut nous juger, seul aussi la résoudra.

CAMILLE SAINT-SAENS,

Causerie Bibliographique

Femmes-Médecins d'autrefois, par MARCEL BAUDOIN. — Un vol. in-16 avec 9 photographies hors texte; Paris, Institut international de Bibliographie, 1901. — Prix : 5 francs.

Il n'est sans doute plus personne qui considère encore comme une chose nouvelle l'exercice de la médecine par

les femmes. En tous cas, les livres consacrés à l'histoire des femmes-médecins et aux femmes-médecins dans l'histoire sont maintenant assez nombreux; pour qu'il ne soit plus permis d'ignorer qu'à toutes les époques les femmes ont exercé un art qui convient d'ailleurs particulièrement bien à leurs aptitudes naturelles.

En réalité, dans ce petit ouvrage de M. Marcel Baudouin, comme dans ceux de ses prédécesseurs, on voit que les femmes-médecins remontent assez haut dans l'antiquité. L'auteur fournit d'ailleurs des éclaircissements circonstanciés sur les mœurs médicales de différentes époques, depuis les premières périodes de la civilisation grecque jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

« Des auteurs chagrins, nous dit l'auteur dans son introduction, redisent encore de nos jours que les femmes ont tort d'encombrer ainsi les professions libérales, à réserver au sexe fort; et des esprits distingués n'ont pas craint, même en 1900, de mettre à nouveau en avant les arguments extraordinaires dont se servait, en 1888, au Congrès de l'Assemblée des Naturalistes et Médecins allemands à Cologne, le célèbre professeur Waldeyer. Nous avouons qu'il nous a paru inutile de combattre avec eux pied à pied sur ce terrain et de les imiter, dans cet ouvrage basé uniquement sur des faits et des documents historiques. Il nous a semblé que nous aurions manqué à toutes les règles de la logique, en mettant au même rang le vague de leurs raisonnements et l'indiscutable autorité des dates et des chiffres. Si, après avoir parcouru les quatre volumes que nous voulons consacrer à la femme-médecin, le lecteur n'est pas convaincu que la femme peut, au même titre que l'homme, être un docteur en médecine parfait, c'est qu'il n'aura pas cherché à se rendre un compte exact du monde médical masculin de l'époque présente. »

Cette observation est très juste. Il faut reconnaître que le personnel médical de l'époque présente est en effet, dans son ensemble, d'une très banale médiocrité, en entendant par ce terme la valeur moyenne de l'intelligence et du tempérament. Parmi les études techniques diverses offertes aux jeunes gens, il est certain que les études médicales sont parmi les moins ardues; les examens y sont rendus d'une telle facilité, que les moins laborieux, les moins aptes aussi à la carrière médicale, sont à peu près certains d'arriver aux termes de leurs études et de conquérir le titre de docteur.

Or les femmes sont des élèves toujours très disciplinées, très attentives, douées par suite d'excellente mémoire, et on peut dire qu'en moyenne, elles passent mieux leurs examens que les élèves hommes. Mais il n'y faudrait pas voir la preuve d'une supériorité intellectuelle des femmes étudiantes, et prendre au pied de la lettre les notices de presse qui saluent avec un enthousiasme dithyrambique chaque conquête d'un diplôme de docteur par une femme. Vraiment nous pensons qu'il est nombre de femmes dont ces succès sont loin de donner la mesure de la valeur intellectuelle; et nous pensons que de toute femme, comme de tout homme, on pourrait faire, en s'y prenant à temps, un docteur en médecine.

Maintenant, les femmes-médecins ont-elles fait progresser, nous ne disons pas les sciences médicales, mais simplement la profession médicale? M. Marcel Baudouin pense que oui, mais nous le soupçonnons de galanterie. Elles sont de bons praticiens, comme leurs confrères; et nous ne voyons pas non plus pourquoi l'avenir ne nous donnerait pas quelque femme-médecin de génie.

Mais cela prouverait-il que la femme n'ait pas mieux à faire, dans une société physiologiquement organisée, que de courir les carrières libérales, quelles qu'elles soient? Nous ne le pensons pas.

Seulement, nos sociétés modernes semblent devoir s'écarter de plus en plus des lois naturelles, et comme la lutte pour la vie a fait descendre les femmes dans l'arène, il faut constater le fait sans le critiquer, et reconnaître qu'elles accomplissent très honorablement les nouvelles fonctions qu'elles ont voulu exercer.

Une grande différence semble cependant séparer nos femmes-médecins d'aujourd'hui de celles d'autrefois. Celles-ci en effet avaient été amenées à exercer leur acte par un goût tout spécial, favorisé par des circonstances exceptionnelles de leur existence; circonstances qui, le plus souvent, n'avaient rien de commun avec des études régulières. Il est probable qu'au contraire, dans ce nou-

veau siècle, les jeunes filles décideront de plus en plus qu'elles veulent faire leur médecine, d'après des considérations absolument étrangères à leurs aptitudes. En cela, elles ne se distingueront d'ailleurs en rien des étudiants du sexe fort, et rien ne sera changé à l'état actuel.

L'Administrateur-Gérant : L. AUREGLIA

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 10 au 18 Août 1901

CANNES, b. Louise, fr., c. Garel,	sable.
— b. Fortune, fr., c. Dalbéra,	—
— b. Marie, fr., c. Castinelli.	—
— b. Indus, fr., c. Tassis,	—
SAN REMO, yacht à voile Alberto, ital., c. Scarella,	sur lest.
MARSEILLE, b.-g. Julie, fr., c. Raffaelli,	houille.
CANNES, b. Elisa, fr., c. Albert,	vin.
— b. Bon-Pêcheur, fr., c. Arnaud,	sable,
GÈNES, vapeur Jativa, espagnol, c. Bajova,	passagers.

Départs du 11 au 18 Août

SAN REMO, yacht à voile Alberto, ital., c. Scarella,	sur lest.
GÈNES, vapeur Jativa, espagnol, c. Bajova,	passagers.
NICE, b. Elisa, fr., c. Albert,	sur lest.
CANNES, b. Louise, fr., c. Garel,	—
— b. Bon-Pêcheur, fr., c. Arnaud,	—
— b. Fortune, fr., c. Dalbéra,	—
— b. Indus, fr., c. Tassis,	—
— b. Marie, fr., c. Castinelli,	—

PARFUMERIE DE MONTE CARLO

N. MOEHR

Fournisseur breveté de S. A. S. le Prince de Monaco

PRODUITS SPÉCIAUX VIOLETTE DE MONTE CARLO

MUGUET DE MAI
BOUQUET MONTE CARLO

EAU D'IRIS DE MONACO
EAU DE COLOGNE

FLUIDE LÉNÉTIQ MOEHR

EAU, PÂTE ET POUDRES DENTIFRICES
Poudre de Riz et Velouta
SAVONS DE TOILETTE

NESTOR MOEHR
PARFUMEUR-DISTILLATEUR
Boulevard de l'Ouest (Pont de Sainte-Dévote)
MONTE CARLO

MAISON MODÈLE

M^{me} DAVOIGNEAU-DONAT

Fournisseur breveté de S. A. S. le Prince de Monaco

Avenue de la Costa — MONTE CARLO — Rue de la Scala
IMMEUBLE DU GRAND-HÔTEL

Médailles d'argent aux Expositions Universelles d'Anvers et Paris
Pour la fabrication des objets en bois d'olivier
Souvenirs du pays

MAROQUINERIE EXTRA-FINE. — ARTICLES DE PARIS
JOUETS DERNIÈRES NOUVEAUTÉS
GRAND RAYON SPÉCIAL DE PAPETERIE. — REGISTRES
PHOTOGRAPHIES. — CARTES POSTALES
FOURNITURES DE BUREAUX
PARFUMERIES GRANDES MARQUES. — EVENTAILS
GANTS. — RUBANS. — VOILETTES
CHAUSSETTES ET BAS DE SOIE. — CHEMISES DE SOIRÉES
CRAVATES. — CHAUSSURES FINES
OMBRELLES RICHES. — PARAPLUIES. — CANNES
ARTICLES DE JEUX. — ROULETTES. — TAPIS
ARTICLES DE VOYAGE

English spoken — Man spricht deutsch

PRIX TRÈS MODÉRÉS

VENTE APRÈS FAILLITE

d'un fonds de commerce de Lingerie fine. — Couture et modes.

Exploité dans la plus belle situation de Monte Carlo.
S'adresser à M. Croco, Syndic, à Monaco.

Imprimerie de Monaco — 1901